

Les vulnérables

Du même auteur

Les Sombres Feux du passé

Éditions de l'Olivier, 2001

Points n° P1037

Langue natale

Éditions de l'Olivier, 2003

Le Ciel de Long Island

Éditions de l'Olivier, 2006

CHANG-RAE LEE

Les vulnérables

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Riverhead en 2010,
sous le titre : *The Surrendered*.

ISBN 978.2.82360.179.4

© Chang-rae Lee, 2010.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eunei

Corée, 1950

Le voyage touchait à sa fin.

La nuit était inhabituellement glaciale, le vent décuplé par la vitesse du train qui filait vers le sud à travers la vallée assombrie. La couverture en coton que June avait volée était assez grande pour l'étendre comme une bâche et en même temps les envelopper tous les trois, son petit frère, sa petite sœur et elle-même, mais elle était usée jusqu'à la corde, et quand le train accélérât brusquement, le vent les transperçait. La nuit précédente, ils s'en étaient débrouillés, mais là, ils voyageaient sur le toit du wagon faute de places libres à l'intérieur, même si on comptait plus de douze voitures. Une massive cohorte de réfugiés avait pris le train d'assaut à la dernière gare, et le temps que les jumeaux aillent se soulager le long de la voie, ils avaient perdu leurs places; il leur avait fallu gravir l'échelle rouillée qui pendait entre les wagons, June forcée de courir sur une cinquantaine de mètres jusqu'à ce que son frère ait réussi à monter assez haut pour sauter à son tour et prendre pied sur le dernier barreau.

Il y avait un peu plus de vingt personnes sur chaque voiture, des groupes qui rassemblaient familles et voisins, pour la plupart des femmes, des vieux et des marmots, et puis une ou deux grappes humaines semblables à la leur, composées d'enfants qui voyageaient seuls. June avait onze ans, Hee-Soo et Ji-Young venaient d'en avoir sept. Ils étaient faux jumeaux, mais ils se ressemblaient autant que

le pourraient jamais un frère et une sœur : seules leurs coupes de cheveux permettaient de les distinguer. June savait qu'ils auraient pu attendre le passage d'un autre train avec des places libres, mais il ne faisait pas encore froid quand ils s'étaient arrêtés juste avant la tombée du jour, et elle décida qu'il valait mieux poursuivre leur chemin tant que c'était encore possible. Il était toujours plus sûr de continuer à avancer plutôt que de s'attarder quelque part. Plusieurs soldats dépenaillés buvaient et jouaient aux cartes près de la guérite de la gare, mais leur présence ne présageait rien de bon, même pour une fille de onze ans. De plus, elle était grande pour son âge, et elle craignait les soldats et tous les vagabonds. Ils se trouvaient maintenant à environ deux cents kilomètres au sud de Séoul, bien au-delà de Chongju, et June pensait qu'ils devraient poursuivre leur route jusqu'à Pusan, plus au sud encore, où vivait la famille de son oncle, même si elle ignorait s'ils avaient fui, ou même s'ils étaient toujours en vie.

En pente douce, le train prit un peu de vitesse et June passa un bras autour des jumeaux, les serrant fort l'un contre l'autre. Aussi aplatis que possible entre les arêtes métalliques du toit, ils se tenaient à l'avant du wagon, et ils subissaient donc de plein fouet les assauts du vent. Ils pouvaient s'estimer heureux d'avoir une couverture, la plupart des réfugiés n'en avaient pas. Il était trop tôt pour dormir, mais il faisait froid, et il valait mieux que les jumeaux ne dépensent pas trop d'énergie, d'autant plus qu'ils n'avaient avalé que quelques biscuits secs aux premières heures du matin. June, elle, n'avait rien pris du tout. La veille, ils avaient bien mangé, parce que June avait trouvé sous un petit pont une ration de boîtes de conserve abandonnée par un GI, une petite tablette de chocolat, et un paquet de biscuits secs. Les deux petits étaient si affamés qu'ils s'étaient jetés sans attendre sur le chocolat pendant que June cognait les boîtes de conserve contre un rocher pour les ouvrir. Elle s'était fait une coupure au doigt et du sang avait coulé sur leur pitance, mais ils avaient néanmoins tout dévoré

sans hésiter : deux boîtes de bœuf en daube et une de sardines à la sauce tomate, dont ils avaient léché le fond chacun son tour, avec grand soin, aussi adroits que des chats. Elle les avait forcés à garder les biscuits secs pour plus tard. Ils étaient seuls sur la route depuis que leur mère et leur sœur aînée avaient été tuées deux semaines auparavant, restant d'abord auprès de ceux qui venaient de la même ville, mais se mêlant ensuite au flot ininterrompu des réfugiés qui marchaient vers le sud le long des routes et des berges surélevées des rivières. En d'autres circonstances, le voyage aurait pu être agréable, à travers ces collines qui viraient aux couleurs de la citrouille, du foin et de la grenade, sous un ciel immense et limpide. Maintenant, où que leurs yeux se posent, ils découvraient des arbres qu'on avait abattus pour se chauffer, et une lumière légèrement voilée et oppressante qui venait se réfléchir sur les pentes dénudées. C'étaient autrefois des champs de pommes de terre et de choux, et des terrasses aménagées en rizières, mais tous les plants avaient été arrachés et les terres abandonnées durant les premiers mois de la guerre. Les fermes, si les bombes ne les avaient pas réduites à des tas de décombres, étaient alternativement occupées par les deux camps au cours des mouvements de retraite et d'avancée, puis par des réfugiés de passage, dans la même situation qu'eux. Peu importait que les paysans y soient encore.

Quelques jours plus tôt, June et les jumeaux avaient passé la nuit dans une maison d'à peine vingt mètres carrés avec une trentaine d'autres réfugiés, sans compter le vieux fermier et sa femme qui dormaient dans un coin, tout près d'un coffre cadénassé contenant tout ce qui leur appartenait. Il pleuvait dru ce jour-là ; quelqu'un remarqua ce qui ressemblait à une maison au pied de la colline, et plusieurs réfugiés se mirent à courir pour s'y abriter, puis d'autres, et bientôt quelques dizaines. La bicoque était assez reculée de la route, et ils avaient tous les trois couru très vite pour l'atteindre parmi les premiers. Le fermier avait bien essayé de la dissimuler sous un treillis de branchages et de roseaux improvisé, puis il s'était

planté devant, brandissant une fourche, mais, voyant que c'était inutile, il avait baissé la garde. La loi du nombre jouait même en faveur des faibles et des démunis. Le flot humain s'était rué à l'intérieur jusqu'à emplir le petit espace ; les laissés-pour-compte durent rebrousser chemin et poursuivre leur marche sous la pluie battante.

Tout ce que le fermier et sa femme pouvaient faire, c'était s'assurer qu'il leur restait de la place pour la nuit. Ils se montrèrent assez rusés pour partager un peu de leur nourriture dans l'espoir qu'on ne leur prendrait pas tout le reste. Sans qu'on le lui ait demandé, la femme se pressa de préparer une marmite de bouillie d'orge, et chacun eut droit à une demi-tasse ; tous trois durent se partager le contenu d'une timbale en fer-blanc, et June supplia la fermière de la remplir à ras bord, ce qu'elle fit. Ils burent chacun leur tour, serrés les uns contre les autres au milieu de cette horde où tous étaient assis en tailleur, les genoux coincés contre ceux des voisins. Seuls les plus petits enfants pouvaient se rouler en boule ou s'allonger. Tous ruisselaient encore de pluie, et la puanteur de tous ces corps mouillés et sales dans cet espace réduit était indescriptible ; l'atmosphère confinée et humide devint vite rance et irrespirable, et quelqu'un demanda bientôt à June d'ouvrir la fenêtre juste au-dessus d'eux. Après leur repas sommaire, elle prit un peigne en écaille qu'elle tenait de leur mère et entreprit de peigner les deux petits. Avant que la pluie ait commencé à tomber ce matin-là, elle avait remarqué que leurs cheveux étaient striés de blanc et elle entreprit de les débarrasser des colonies de poux qui s'y accrochaient. Elle les jeta par la fenêtre. La tâche était vaine, bien sûr, parce qu'elle n'avait pas de ce savon spécial qui élimine les lentes. Les parasites continueraient donc de se multiplier, sans parler du fait que les tignasses voisines étaient également infestées. Toutefois, depuis la disparition de sa mère et de sa sœur aînée, c'était à elle qu'incombait le soin des jumeaux, elle devait les garder en bonne santé, et donc, dès que l'occasion se présentait, June les

débarbouillait, leur frottait les dents et les gencives avec des feuilles de menthe, leur donnait à manger ce qu'elle trouvait ou qu'elle réussissait à marchander, leur cédant tout ce qu'elle pouvait leur laisser sans risquer de trop s'affaiblir.

Depuis toujours dévouée et responsable, et parce qu'elle était la plus proche des jumeaux par l'âge, elle s'était occupée d'eux depuis leur naissance. Il se trouve que son frère et sa sœur aînés étaient aussi jumeaux, si bien que leur famille paraissait composée de trois enfants, plutôt que de cinq, et June était toujours tenue un peu à l'écart des jeux qui unissaient naturellement les quatre autres deux par deux. Ce système d'attraction réciproque lui avait d'abord semblé injuste, mais son caractère indépendant s'en était vite trouvé bien, ce que son père, un homme doux et attentionné, avait parfaitement perçu. Dans leur ville, il était un instituteur respecté, et il lui répétait souvent qu'elle pouvait puiser une grande force dans son individualité, qu'elle devrait apprendre à s'en réjouir. Des années plus tard, elle verrait dans ces paroles une ironie du sort quand il serait faussement accusé d'être communiste et dénoncé aux premiers jours du terrible désastre de la guerre.

Elle peigna ensuite ses cheveux courts et s'aperçut qu'ils fourmillaient aussi de poux ; la petite Hee-Soo lui proposa de l'aider et elle accepta. Plusieurs hommes allumèrent des cigarettes et d'autres se mirent à palabrer. D'abord, les conversations tournèrent autour des rumeurs concernant les différents mouvements des forces en présence : les Américains poursuivaient rapidement leur avancée, et les Nord-Coréens battaient en retraite dans le plus grand désordre, à ce qu'on racontait. On discuta ensuite des meilleurs camps de réfugiés, des parents, enfants, cousins perdus, mais très vite on se remit à parler de la pluie, des tendances de la météo, des poires et des kakis qui devaient être mûrs maintenant (s'il restait le moindre fruit sur les arbres, le moindre arbre dans les vergers), des remèdes les plus efficaces pour leurs douleurs diverses – autant de conversations banales et joyeuses capables de tenir

un instant à distance l'ahurissante réalité d'un monde totalement anéanti.

Mais ensuite, un homme se leva et entreprit de reprocher aux autres leurs préoccupations triviales. Il devait avoir une petite trentaine d'années, ce qui paraissait étrange, parce que tout homme de cet âge aurait normalement dû avoir été enrôlé dans l'armée. Il s'exprimait avec fougue et émotion, et à son accent et son vocabulaire, on comprenait tout de suite que c'était un homme instruit. Cela leur était-il égal qu'on commette chaque jour des atrocités, dans chaque ville et chaque village de la vallée? Cela leur indifférait-il d'être arrêtés non seulement par les soldats des deux camps mais par leurs propres frères? Il parla de l'anarchie galopante qui sévissait dans tout le pays, des viols, des mutilations et des exécutions sommaires. Un vieillard aux cheveux blancs assis à côté de June rétorqua sèchement que ces accusations étaient injustes : que pouvaient faire à tout cela des gens aussi démunis qu'eux? C'était suffisamment dur comme ça de ne pas s'effondrer, de survivre, tout simplement.

« La guerre a apporté des vagues et des vagues de sang, poursuivit le vieillard. Et elles ont tout englouti.

– C'est vrai », répondit l'autre. Il s'était tourné complètement pour s'adresser à son interlocuteur, et June s'aperçut que l'une de ses paupières, à demi enfoncée dans son orbite, restait obstinément fermée. Son autre œil était grand ouvert mais décentré et couvert d'un voile gris.

« Mais cela ne veut pas dire qu'il nous faille aussi vite renoncer à toute humanité. Ni que nous devions être indifférents. Hier, au bord de la route, il y avait une vieille femme couchée sur le flanc. Je n'y vois pas grand-chose mais, manifestement, elle souffrait beaucoup. Certains d'entre vous sont sans doute passés devant elle, n'est-ce pas? » Il semblait s'adresser à June en particulier, mais elle n'en était pas sûre. De fait, elle se souvenait de la vieille femme. Elle faisait peine à voir. Elle s'était souillée devant et derrière et elle

ahanait désespérément, comme si elle avait une pomme sauvage coincée dans la gorge. Difficile de savoir ce qui précisément la faisait souffrir, mais elle avait le teint livide. Personne à ses côtés, ni famille, ni biens, pas même un sac, rien que les vêtements qu'elle portait, comme si elle avait été transportée par magie jusqu'au bord de cette route depuis une contrée lointaine. Elle ne portait pas de sandales non plus, et la plante de ses pieds nus paraissait pâle et lisse, comme si on venait juste de la déchausser. La curiosité en éveil, Ji-Young ralentit le pas en s'approchant, mais ils n'avaient rien, absolument rien, à lui donner, et June avait tiré son frère et sa sœur par la main pour les faire avancer plus vite.

« Quand ma mère et moi nous sommes arrêtés, tout ce que cette femme nous a demandé, c'était quelque chose à boire. Cinq, six gouttes d'eau. Rien d'autre. Elle savait qu'elle allait mourir : quelle horreur cela avait dû être pour elle de voir que personne ne lui accordait la moindre attention alors qu'elle réclamait si peu. Pourtant des centaines de gens avaient déjà dû passer devant elle quand nous avons fait cette halte.

– La Sainte Vierge et Jésus sont parmi nous », marmonna quelqu'un depuis l'autre bout de la pièce. On entendit quelques petits rires épars. L'homme tourna la tête, son œil unique écarquillé, en direction de cette voix.

« Je vous parle de décence. D'une chose aussi élémentaire. Nous n'avons pu lui offrir que le plus infime des soulagements. Elle est morte peu après, mais, mon Dieu, elle était seule, effrayée et dans le malheur. Qui ici pourrait souhaiter connaître une fin pareille ?

– Alors, tu l'as ressuscitée ? »

Nouveaux éclats de rire, cette fois francs et sonores. L'homme s'apprêtait à réagir, mais sa mère le tira vivement par la manche pour qu'il se rasseye, il s'exécuta et se tut. Son œil valide était maintenant à demi clos, sa tête et son cou frémissaient légèrement, comme sous l'effet d'une très légère crise cardiaque. Les bavardages reprirent et, quelques minutes plus tard, on aurait dit que l'homme ne s'était

jamais levé pour prendre la parole. L'épisode était déjà oublié. Tous étaient chroniquement épuisés et affamés : quand ils s'arrêtaient et trouvaient un abri, le temps semblait s'accélérer de façon paradoxale, et ces instants de repos ne leur paraissaient jamais assez longs, jamais suffisants. Leurs corps étaient prêts à se laisser aller mais dans leurs mémoires défilaient des images qu'ils n'auraient pas voulu voir. Hee-Soo et Ji-Young étaient recroquevillés contre June, leur poids lui était presque insupportable sur ses genoux. Or le sol en terre battue était humide et glacial, et elle craignait qu'ils ne prennent froid, et ceux qui tombaient malades sur la route, elle le savait, voyaient leur état empirer peu à peu, ils s'affaiblissaient, et souvent ils disparaissaient. Elle leur tapotait doucement le dos sur un rythme lent, murmurant *cha-jahng*, *cha-jahng*, comme leur mère quand ils avaient fait un cauchemar ou qu'ils ne trouvaient pas le sommeil. L'homme et sa mère étaient assis dos à dos, comme beaucoup d'autres qui tentaient de dormir, et June se demanda s'il avait toujours été dans cet état où s'il avait été blessé aux yeux récemment, depuis le début de la guerre.

Le reste de la nuit se déroula sans incident. C'était une torture de devoir dormir assis, les gens y étaient néanmoins habitués et tout se passa paisiblement dans l'ensemble. Il y eut des grognements, des rêves traversés par des murmures anxieux et insensés, et aussi quelques cris qui les tirèrent chaque fois quelques instants de leur sommeil. De fait, l'homme à demi aveugle poussa un hurlement au milieu de la nuit, et June mit ensuite beaucoup de temps à se rendormir, raidie par avance contre l'irruption d'un autre cri. Ce qui la déranga le plus fut une voix hantée par la souffrance. Une triste mélodie fredonnée dans le noir. Désormais, après tout ce qui s'était passé, elle se sentait capable d'affronter n'importe quelle image, le spectacle de n'importe quelle barbarie ou n'importe quel désastre, mais les seules notes d'une plainte humaine lui faisaient regretter d'avoir encore un cœur.

Dans la faible lueur précédant l'aube, elle perçut un mouvement.

Non loin d'elle, un homme d'une bonne cinquantaine d'années râlait en grimaçant. C'était un de ceux qui avaient raillé l'aveugle. Tous les autres dormaient encore. Elle avait entendu l'air lui passer en sifflant entre les dents. Il semblait terriblement souffrir, et elle s'attendait à ce qu'il appelle à l'aide quand il ferma les yeux et lâcha un soupir rauque. Ses épaules s'affaissèrent. Il paraissait sur le point de s'effondrer, mais contre toute attente, il repoussa le manteau qui lui cachait les genoux et la tête d'une femme se découvrit, le teint blême et l'air totalement hagard. Encore plutôt jolie, malgré ses traits émaciés et cireux, elle avait environ l'âge de la mère de June. Sans la regarder, l'individu lui tendit quelques lamelles de poisson séché avant de sombrer dans le sommeil. La femme glissa les morceaux sous sa tunique et se détourna. D'un air absent, elle caressa les enfants endormis à ses côtés, deux petits garçons et une fille, et là encore ce fut comme s'il ne s'était rien passé jusqu'à ce qu'elle croise le regard de June qui tenta de détourner les yeux. La femme cessa de caresser ses enfants, un instant prisonnière de sa honte, mais ensuite, elle plissa à demi les paupières, ses prunelles devinrent fixes et semblèrent maudire June dans les ténèbres, comme si elles voulaient annoncer un avenir tout proche, un destin funeste et immédiat.

Avec l'aube, les autres ouvraient peu à peu les yeux, la pièce s'emplit de quintes de toux et de gémissements, et les quelques nourrissons présents commencèrent à s'impatienter, leurs ventres réclamant du lait. Hee-Soo et Ji-Young étaient réveillés et ils gémissaient doucement, comme toujours quand ils savaient qu'ils n'auraient rien à manger. Si elle avait eu du lait (si elle avait eu une poitrine de femme pour commencer), elle aurait sans doute tenté de leur donner le sein, mais pour l'heure, elle se contenta de les faire taire, moins pour préserver le sommeil de ceux qui dormaient encore que pour leur éviter de fixer toutes leurs pensées sur la faim. Leur mère leur disait sans arrêt de ne penser qu'à ce qui les attendait par-delà la prochaine colline, dans la vallée

suivante, après ce virage, et même si cela ne leur retirait pas une once de douleur, son ordre semblait les faire imperceptiblement accélérer en direction du sud et les rapprocher insensiblement de Pusan, le terme de leur périple. Depuis le début de cette guerre, leur mère paraissait sans cesse les pousser vers l'avant, quelle que soit la contrée traversée et par tous les temps. Les premières semaines, une chaleur torride s'était abattue soudain, le ciel de juillet recouvrant la terre d'un voile de brume étouffant ; puis les nuages s'étaient déchirés et la route était devenue une rivière de boue stagnante. Mouches et moustiques leur avaient bourdonné fiévreusement aux oreilles. Ils avaient néanmoins poursuivi leur chemin, l'esprit à l'arrêt, tout avenir en suspens mis à part celui vers lequel ils persistaient à avancer. Leur mouvement tenait plus de la force d'inertie que de la propulsion. Une nécessité. Mais chacun faisait ce qu'il pouvait. Un matin, quand sa mère était encore en vie, June l'avait vue quitter la cabine d'un camion de l'ARC¹, puis se retourner et accepter plusieurs sacs de nourriture des mains du chauffeur. C'étaient des haricots rouges secs. Sur le chemin du retour, June avait fait semblant de dormir et n'avait réveillé les jumeaux que quand sa mère s'était mise à faire cuire les haricots. Personne n'avait demandé d'où ils venaient. Ils les avaient mangés pour le petit-déjeuner, ou plutôt ils les avaient engloutis, June s'emplantant si vite le gosier qu'elle s'était étouffée pendant plusieurs secondes ; les larmes lui étaient montées aux yeux et sa mère lui avait gentiment tapoté le dos en disant : « Ralentis, ma chérie. On a tout ce qu'il faut maintenant. »

Le vieux fermier se leva, sa femme à ses côtés, et il déclara qu'il aurait aimé offrir un petit-déjeuner à tout le monde mais qu'il ne restait presque plus rien, et il leur demanda s'ils auraient l'amabilité de repartir, maintenant qu'il ne pleuvait plus. Il annonça également

1. Armée de la république de Corée (du Sud). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

qu'il avait entendu parler d'un camp de réfugiés récemment ouvert par les Nations unies à environ vingt kilomètres plus au sud. Personne ne crut vraiment ce qu'il disait, ni du camp ni de ses réserves de nourriture, mais il avait vaillamment supporté leur présence, et les gens commencèrent à rassembler leurs baluchons pour partir. Tandis que les jumeaux bâillaient et se frottaient les yeux pour se réveiller, June brossa leurs vêtements maculés de boue. C'était évidemment inutile, ils ne pouvaient en effet jamais faire de lessive ni de toilette, et leurs vêtements et leur peau étaient totalement imprégnés de la terre rouge orangé de la vallée. Mais elle s'y contraignit tout de même, parce que c'est ce que sa mère aurait fait si elle était encore en vie. C'est ainsi que June formulait pour elle-même chaque décision. Repartir ou prendre un peu de repos. Où s'installer pour la nuit. De qui s'approcher et qui éviter. Mais surtout, c'est ce qui lui permettait de faire taire son instinct animal, son désir de garder pour elle seule le maigre butin qu'ils avaient parfois la chance de trouver; qui lui interdisait de considérer son frère et sa sœur comme des fardeaux, ou, pire encore, d'avoir l'impression qu'ils allaient la tuer, peu à peu, telles deux terribles sangsues accrochées à sa peau qui la vidaient de sa substance. C'est ce qui l'avait empêchée de s'endurcir contre eux. De les détester. Parce que, bien sûr, elle les aimait, et que comme sa mère elle aurait tout donné pour les protéger, mais, en fait, que lui restait-il d'elle-même à donner? Elle se sentait creusée par la faim et l'épuisement, seule la peur l'aiguillonnait encore. Elle commençait aussi à comprendre qu'ils ne pourraient plus tenir longtemps à ce rythme, qu'il allait falloir que quelque chose se produise, et vite. La nuit, ils tendaient une oreille attentive pour repérer grenouilles et grillons dans l'espoir d'en attraper quelques-uns pour les manger. Le jour, ils déterraient des racines et des vers. Ils mendiaient et volaient tout ce qu'ils pouvaient, mais trois mois d'une guerre incessante avaient laissé bien peu de choses de valeur. Elle savait aussi qu'elle était trop

jeune et impuissante pour les garder en bonne santé. Elle pouvait prendre soin d'elle-même mais quelqu'un d'autre allait devoir les aider. Sinon, ils mourraient, ou, dans un moment de faiblesse, elle les abandonnerait à leur sort, comme il lui arrivait de l'imaginer, leur lâchant les mains tandis qu'ils traversaient le flot rapide d'une rivière, le fracas de l'eau ne noyant qu'imparfaitement leurs cris.

Le paysan demanda une fois de plus à ceux qui s'attardaient de quitter sa ferme. Mais certains n'avaient même pas encore commencé à se préparer au départ et restaient soit accroupis soit allongés à fumer leurs cigarettes. Le paysan se mit à se plaindre, il dit qu'il s'était montré patient et que, maintenant, ça suffisait. Mais personne ne lui prêtait attention, ceux qui avaient commencé à partir continuaient sur leur lancée, tandis que les autres restaient nonchalamment au repos. L'aveugle et sa mère avaient fermé leur baluchon et il le prit sur son dos, arrimé par une bande de tissu qu'il noua sur sa poitrine. Ils sortirent à pas lents juste devant June, et elle vit qu'ils étaient parmi les rares à remercier le fermier et son épouse en quittant les lieux. La fermière avait les yeux gentils, parlait doucement, et quand ils passèrent devant eux, June lui prit la main et demanda s'ils ne pourraient pas rester avec eux quelque temps, même pour seulement deux ou trois jours ; elle expliqua aussi vite qu'elle put ce qui était arrivé à leur famille, lui confia qu'ils étaient désormais seuls au monde. Ils dormiraient dans la remise à défaut de mieux. Le fermier l'entendit pendant qu'il était en train d'exhorter d'autres réfugiés à partir, et il gronda sa femme pour l'avoir seulement écoutée.

« Dans ce pays, tout le monde est orphelin. Allons, allons, les enfants. Filez avant qu'il soit trop tard. Ça vaudra mieux pour vous. »

Mais, au lieu d'obtempérer, June s'assit juste sous son nez, et tira les jumeaux par la manche pour qu'ils l'imitent. Il leur dit de se relever.

« S'il te plaît, grand-mère, laisse-nous rester, implora June, en

s'adressant à cette femme comme si elle faisait partie de sa famille. Ne nous force pas à partir.

– Je croyais vous avoir dit de décamper, petits insolents, répondit durement le paysan.

– S'il te plaît, grand-mère! » répéta-t-elle, et les petits firent chorus.

Le paysan devint fou de rage et attrapa le petit garçon par le bras, en le soulevant comme une poupée. Ji-Young cria de douleur et la femme demanda à son mari d'arrêter. Mais il saisit ensuite June de la même façon et essaya de la forcer à se relever. Elle résista et il s'accrocha à sa tunique et la lui aurait presque arrachée si elle ne s'était pas avancée pour mordre son avant-bras osseux et tanné par le soleil. Il lança un juron et la jeta sauvagement à terre. Elle alla heurter un tas de petit bois soigneusement empilé près des marches qui descendaient vers la minuscule cuisine. June resta étendue sur le sol, le dos et le flanc cuisants de douleur. Pendant un instant, le temps parut s'être arrêté et tout le monde sembla la fixer des yeux jusqu'à ce qu'elle se rende compte que, en fait, ce n'était pas elle qu'ils regardaient. Une partie du tas de bois s'était effondrée, révélant le couvercle d'une énorme jarre en terre cachée derrière. La paysanne se jeta à genoux et essaya de remettre en place les fagots épars.

Quelqu'un aboya: « Eh, l'ancien! Tu ne nous as pas montré ça hier soir!

– C'est vrai. Allons voir ce qu'il y a dans cette jarre. »

De fait, quand sa femme avait préparé la bouillie d'orge, il s'était appliqué à leur montrer l'intérieur d'un récipient semblable, pratiquement vide mis à part la tasse utilisée pour servir.

« C'est pas votre affaire ce qu'il y a là-dedans! intervint le fermier. Pas du tout votre affaire. Écoutez un peu, j'ai été patient avec vous! On n'a plus rien à vous donner. On voudrait bien retrouver notre maison comme elle était! »

Un des hommes qui fumaient quelque temps auparavant se

campa devant le paysan. Il avait environ cinquante ans, les joues rugueuses, les yeux vides et profondément enfoncés. Il dominait l'autre d'une tête et paraissait beaucoup plus costaud, même si, comme tous les réfugiés, il était très maigre. Il parlait avec une pointe d'ironie dans la voix.

« Montre-nous ce qu'il y a là-dedans.

– Jamais ! »

L'homme se précipita vers la jarre. Mais avant qu'il ait réussi à l'atteindre, le fermier tira un gourdin de sous sa tunique et lui en assena un coup sur la nuque. Il s'effondra d'un bloc, comme si on l'avait précipité de très haut. Il tomba la tête la première, et sa chute rendit un son désagréable et creux. June se dépêcha de filer tandis que les réfugiés formaient un cercle autour de la victime, le visage plaqué contre le sol dur ; un épais filet de sang noir s'échappait de son nez. Le fermier resta hébété tandis qu'ils essayaient en vain de le ranimer.

« Il l'a tué, dit un réfugié.

– Alors qu'il avait le dos tourné, rien de moins ! »

Le paysan avait déjà commencé à reculer quand ils l'acculèrent contre le mur. Il parvint à tenir en respect le premier assaillant, mais les autres eurent tôt fait de le mettre à mal, le bourrant de coups de poing et de pied jusqu'à ce qu'il se laisse glisser à terre. Sa femme leur hurlait d'arrêter. Mais ils continuèrent à cogner jusqu'à ce qu'il se recroqueville complètement en se protégeant la tête, braillant comme un malheureux gamin dans une cour d'école, des filets de bave mêlée de sang lui coulant de la bouche.

C'est alors que la maison fut mise à sac. Tout le monde s'en donna à cœur joie. Même ceux qui avaient commencé à repartir vers la route, y compris l'aveugle et sa mère, firent demi-tour pour revenir en force. Que pouvait-on faire d'autre ? Cela leur prit à peine quelques minutes parce qu'il n'y avait pratiquement rien de valeur. On commença par renverser la jarre dissimulée : elle n'était qu'à demi remplie de maïs séché ; puis on prit dans

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par Normandie Roto s.a.s. à Lonrai (Orne)
Dépôt légal : mars 2013. N° 751 (130000)
Imprimé en France